

**SALAH  
GUEMRICHE**

---

**Israël  
et  
son prochain**

---

d'après  
**la Bible**

---

et autres textes  
d'auteurs juifs anciens  
et contemporains



## ISRAËL ET SON PROCHAIN

La collection *Monde en cours*  
est dirigée par Jean Viard

© Éditions de l'Aube, 2018  
[www.editionsdelaube.com](http://www.editionsdelaube.com)

ISBN 978-2-8159-2811-3

Salah Guemriche

## Israël et son prochain

**d'après la Bible**  
et autres textes  
d'auteurs juifs anciens  
et contemporains

*éditions de l'aube*

## DU MÊME AUTEUR

### *Chez d'autres éditeurs*

- PETIT DICO À L'USAGE DES DARONS ET DES DARONNES QUI DÉSESPÈRENT DE COMPRENDRE LEURS ENFANTS, Seuil, 2017
- AUJOURD'HUI, MEURSAULT EST MORT ; DIALOGUE AVEC ALBERT CAMUS, roman-essai, Frantz-Fanon, 2017 (1<sup>re</sup> édition ebook, juin 2013)
- DICIONNAIRE DES MOTS FRANÇAIS D'ORIGINE ARABE, préf. d'Assia Djebar, de l'Académie française, Seuil, rééd. 2012 (2007)
- ALGER-LA-BLANCHE, BIOGRAPHIES D'UNE VILLE, Perrin, 2012
- LE CHRIST S'EST ARRÊTÉ À TIZI-OUZOU, essai-enquête sur les conversions en terre d'islam, Denoël, 2011
- ABD ER-RAHMAN CONTRE CHARLES MARTEL ; LA BATAILLE DE POITIERS, essai, Perrin, 2010
- UN ÉTÉ SANS JUILLET ; ALGÉRIE 1962, roman, Cherche-Midi, 2004
- L'AMI ALGÉRIEN, récit, avec Gérard Tobelem, Lattès, 2003
- L'HOMME DE LA PREMIÈRE PHRASE, roman, Rivages/Noir, 2000
- UN AMOUR DE DJIHAD, roman historique, Balland 1995, prix Mouloud Mammeri, prix de l'Adelf
- SAPHO, biographie, Seghers, 1988
- ALPHABÉTISER LE SILENCE, poèmes, Alger, Enal, 1986

*À l'ami Jean-Luc Allouche.*

*Et à ceux et celles qui, d'une manière ou d'une autre, m'auront accompagné à travers ces « Feuilles de Ruth ». Certains, encore de ce monde, seront surpris ou navrés de se retrouver « en compagnie » de tel ou de telle. Qu'ils sachent que, même à leur corps défendant, ils m'auront éclairé dans mon cheminement – ce dont je les remercie.*



Au lecteur  
YHWH<sup>1</sup>, un Grand Ordonnateur de feuilles de route ?

En découvrant, à travers l'épopée du peuple « inventeur du dieu unique », les codes et les prescriptions qui fondent la morale juive, j'ai eu le sentiment de découvrir en YHWH un *Grand ordonnateur de feuilles de route*. Une route rigoureusement *balisée*, avec ces bornes et ces « haies » de protection qu'en hébreu on appelle des *syagim*. Ces pages, cependant, relatent un cheminement sans « balises », avec tours et détours, le cheminement d'une pensée et d'une parole libres, à travers la Bible (Ancien et Nouveau Testaments) et autres textes d'auteurs juifs (anciens et contemporains).

Au bout de quatre années passées à glaner sur les terres de la littérature judéo-chrétienne, telle Ruth, l'étrangère moabite, glanant sur les terres de Booz, l'auteur tente ici une lecture profane. D'aucuns, autoproclamés gardiens du temple, contestent aux *goyim* toute légitimité à se risquer dans une telle étude. À ceux-là, je rappellerai volontiers ces mots de Pierre Vidal-Naquet (1991) :

Certains raisonnent comme si l'histoire juive n'appartenait qu'aux seuls membres de la communauté, réelle ou imaginaire, dont elle retrace la destinée, dans l'ordre du réel ainsi que dans l'ordre de l'imaginaire. Personne, évidemment, n'a à écarter les Juifs de leur propre histoire, mais personne n'a le droit de faire de celle-ci un domaine réservé.

D'autres, esprits libres ou angéliques penseurs, déplorent au contraire l'indifférence notoire, chez leurs pairs musulmans, pour tout ce qui fonde le judaïsme :

Je cherche en vain, à la lumière de la bougie, le moindre intellectuel, historien, théologien ou philosophe musulman qui se soit spécialisé dans quelque domaine que ce soit qui relèverait de la connaissance du monde juif, de son passé ou de sa pensée. Pourquoi cette asymétrie ? À quoi rime cette mise en quarantaine qui n'a que trop duré ? À quoi tout cela tient-il ? Je ne demande sincèrement qu'à obtenir une réponse à cette énigme. (Malka, 2006)

À ce constat, un islamologue tunisien est venu, à juste titre, apporter sa caution :

La ritualisation excessive de l'islam a maintenu exégètes, intellectuels et programmes éducatifs en dehors de l'enseignement de la Torah et des Évangiles [...]. Il y a chez les musulmans une rétention honteuse et injustifiée pour aller à la découverte de ces livres [...]. C'est de l'absence de cette culture, c'est de cette ignorance que provient leur position défensive<sup>2</sup>.

Alors, disons que l'auteur, ni théologien ni philosophe et, qui plus est, laïc impénitent, se propose, dans ces pages, d'apporter un élément de réponse à « l'énigme » ainsi posée.

S. G.  
(2007-2017)

Respecter autrui, c'est avant tout se référer  
à ses opinions.

Emmanuel LEVINAS, *Difficile liberté* (1976).

Abréviations bibliographiques :

Pour plus de commodité, lorsqu'il est besoin de différencier les traductions de la Bible utilisées par l'auteur de l'ouvrage, les références ont été abrégées en :

Bayard, pour : *La Bible*, Paris, Bayard, 2001.

Cerf, pour : *La Bible de Jérusalem*, Paris, Cerf, 1988.

# 1

## Écouter Israël

Ne demande pas ton chemin à qui le connaît, tu risquerais de ne pas t'égarer.  
Rabbi NACHMAN DE BRATSLAV.

Enfant, en pleine guerre d'Algérie, ma toute première confrontation *au* Juif fut une confrontation *avec* un mot, une injure : *yahoudi*. Pour dire « méchant » et « sans cœur ». Ces trois syllabes appuyées, je les recevais chaque fois comme une gifle donnée non seulement à la personne traitée de la sorte, mais déjà à mon camarade de classe, juif.

Notre trivial vocabulaire comptait une autre injure raciale : *kablouche* (« négriillon »). Mais cette épithète recelait encore un brin de sympathie, d'une antique tolérance dont la mémoire collective garde le souvenir : celui de Bilal, un esclave abyssin qui, affranchi par le Prophète, fut le premier muezzin de l'islam. Or, le Juif, lui, ses ancêtres de Médine avaient commis le crime d'avoir combattu l'Envoyé, après l'avoir accueilli lors de son *hégire* (ainsi, l'ère musulmane fut-elle inaugurée à Médine, ci-devant Yathrib, ville des Juifs, devenue cité du Prophète : Madinet en-Nabi).

## Aux origines de ces Feuilles de... Ruth

Je me souviens – j’avais douze ans – d’une découverte qui m’avait mis dans un état de fébrilité extrême : en manipulant, en cours, un jeu de cartes représentant les lettres de l’alphabet arabe, je découvris qu’avec les quatre consonnes qui forment le mot *arabe* on pouvait, d’un seul geste (en permutant deux consonnes) obtenir le mot *hébreu* ! Avec les mêmes lettres<sup>3</sup> ! En fait, le second terme ne me disait rien : c’est le professeur lui-même qui me fit comprendre le forfait que je venais de commettre en mettant en évidence *l’anagramme fatale*.

C’est au sortir de l’enfance que l’on nous apprend en quoi les Juifs, « ennemis du Prophète », méritaient notre aversion ; mais en quoi, en tant que « gens du Livre », ils avaient aussi droit à notre compassion ; et en quoi, descendants des *dhimmi*-s (témoins de l’âge d’or de l’islam), ils pouvaient prétendre à notre amitié. Seulement, mon ami n’avait rien à voir avec les contingences de l’Histoire : il était mon *dhimmi* comme j’étais le sien, et sa judéité n’y était pour rien, comme elle n’était pour rien dans nos fâcheries, ni même dans ces batailles qui, dans la cour de récréation, nous opposaient, Spartiate et Athénien<sup>4</sup>.

Ainsi, dans Guelma, ville martyre<sup>5</sup>, qui fut la ville d’un évêque (Posidius, ami et biographe de saint Augustin) quinze siècles avant d’être celle d’un colonel-président (Houari Boumédiène), un antisémitisme « bon enfant » gâtait ici et là le quotidien d’une vie nourrie par ailleurs, et sans le moindre sentiment de contradiction, d’échanges chaleureux, de Pessah et d’Aïd partagés. L’antisémitisme *militant* ne se révélera que plus tard, à partir de l’été 1967, avec l’antisionisme et la mise au pas des sentiments. Le climat insurrectionnel des années 1980 et le forcing « démocratique » qui s’ensuivit mettront un temps la pulsion antisioniste en veilleuse. À partir des années 1990, la terreur islamiste réveille les démons de l’intolérance contre ceux par qui le scandale arrive, les boucs émissaires, qui sont aussi ceux par qui le salut républicain arrive : les mécréants, ennemis de Dieu, donc « ennemis du Prophète ».

Avec la terreur, orchestrée par des négociants en sourates, un antisémitisme rampant refait surface, et finit par gagner l'élite en exil, toute une génération héritière du régime<sup>6</sup>, celle-là même que les intellos-humanitaires de France (Guemriche, 1997) ont accueillie, louée et médiatisée jusqu'à faire passer ses leaders pour des victimes alors qu'ils furent les chantres appointés du parti unique et de ses généraux. Seulement, il y eut un *bic* : les plus en vue de cette gauche humanitaire étaient des Juifs. Dans un premier temps, on fit mine de ne pas s'en apercevoir. Puis, à mesure que la fibre compassionnelle de Paris s'émoussait, et avec elle les privilèges et les services rendus, à mesure aussi que la presse d'Alger *titrait* à boulets rouges sur les tenants (juifs pour la plupart, comme par hasard) de la thèse du *Qui tue qui ?* (attribuant certains massacres à l'armée), on revint peu à peu à l'antisionisme du temps béni. Et alors que j'avais toujours rejeté l'assimilation de l'antisionisme à l'antisémitisme, je réalisai combien le premier pouvait avoir bon dos, lorsqu'il sert de couverture à une judéophobie étouffée, ponctuellement, par pragmatisme et non par contrition ; que l'on pouvait être victime du racisme et couvrir un germe d'antisémitisme, lequel « émane le plus souvent d'antiracistes, qui ne manquent pas de protester de leurs bons sentiments » (Givet, 1968).

Face à la permanence révélée de cette pulsion antisémite intolérable, quelques intellectuels immigrés ont désormais l'intime conviction que le temps est venu de mettre à plat les fondements et les séquelles de cette pathologie millénaire qui travaille l'être arabo-musulman<sup>7</sup>.

Le monde arabe attend toujours son Voltaire, proclament les belles âmes, ignorant le paradoxe voltairien et les contradictions du philosophe sur la question juive. Plutôt en appeler à des Averroès capables, demain, d'œuvrer à la démystification de la fantasmatique Oumma par une déconstruction méthodique des rapports de l'islam à la judéité, et pas seulement au judaïsme. De nouveaux Averroès, oui, mais rompus, comme le fut le maître dans l'adversité, au dialogue. Dialogue qui reste, de surcroît, le seul moyen de dénouer les rapports schizophréniques du Juif

lui-même à l'antisémitisme, dans ces réflexes paranoïdes qui souvent s'accompagnent d'une volonté d'intimidation et d'un *chantage à l'antisémitisme* tout aussi inacceptables que l'antisémitisme lui-même.

### La 614<sup>e</sup> mitzva

Aux origines de cet ouvrage, il y avait donc, aussi, cette volonté d'intimidation et ce chantage de la part d'une élite communautaire qui, d'où qu'elle parle et dès qu'elle parle, bénéficie systématiquement d'un capital de légitimité pas toujours justifié. De cette communauté, Arnold Mandel avait dressé un portrait bref et saisissant, conclu par l'aphorisme bien connu : « Le Juif a besoin du non-Juif pour se sentir Juif<sup>8</sup> » :

La diaspora est un exil, mais l'exil est aussi un royaume. [Ces] Juifs sont attachés à leurs exils, non pas quand et parce qu'ils s'y sentent bien, mais précisément parce que souvent ils s'y comportent en détachés, faisant ressortir leur personnalité juive, sa dynamique et sa vivacité, dans un monde non juif. (Fabre-Luce, 1979 : 131-132)

Il ne s'agit plus vraiment d'une double allégeance, mais d'une double imposture<sup>9</sup>. Là est la cause véritable de l'impuissance et de l'agacement que ressentent nombre d'intellectuels arabes de France, frustrés qu'ils sont par ce constat amer d'un impossible dialogue. Impuissance, d'abord, devant cette mythique et irréductible « exception juive » au nom de laquelle on dénie à tout intellectuel arabe le droit de porter la moindre critique sur Israël ou même sur un autre intellectuel dès lors que celui-ci se trouve être un Juif. Par contre, ce que l'on interdit à son « prochain », on se l'autorise allègrement, pourvu que l'on appartienne à la communauté.

Je me souviens d'un discours de Claude Lanzmann devant le mémorial de la Shoah, dénonçant les auteurs de calembours racistes (« Durafour... crématoire »), où l'orateur s'était écrié à

plusieurs reprises : « Il ne faut pas jouer avec les mots, *surtout lorsqu'ils concernent les Juifs !* » Ce « surtout » m'avait alors choqué (Guemriche, 1984), d'autant plus choqué que l'homme des *Temps modernes* ne se priva pas de faire lui-même un jeu de mots qui se voulait ironique mais qui provoquera tout de même quelque remous parmi le public : en fustigeant un journaliste de *l'Humanité*, Yves Moreau, l'orateur s'écria : « Yves Moreau, Yves Mor... aux Juifs<sup>10</sup> ! »

Impuissance et malaise devant cette « élection » autoproclamée des Juifs, disait Spinoza, que « nul en dehors d'eux n'était obligé d'admettre ». Mais agacement, surtout, face à ce chantage à l'antisémitisme pratiqué sciemment ou sournoisement par ces écrivains, philosophes, cinéastes et autres universitaires dont le soutien *inconditionnel* à Israël constitue un autre mystère, quand on sait qu'en Israël même, leurs pairs font preuve de plus d'indépendance, de courage et d'esprit critique ! Alors que toute critique d'Israël, depuis Paris, est vouée aux gémonies par les vigiles communautaristes, voici ce qu'en pense un Israélien de l'intérieur : « Critiquer le gouvernement actuel d'Israël n'est pas attaquer le peuple d'Israël, et ce n'est absolument pas antisémitisme. » (Segall, 2002) On comprendra le soulagement que peut procurer une telle mise au point pour qui tient à sa liberté de dire ou d'écrire ce qu'il pense d'un acte, d'une opinion ou d'une œuvre sans être accusé d'antisémitisme, s'il se trouve que, par « hasard », l'auteur de tel acte, de telle opinion ou de telle œuvre est juif ou juive.

Troublant mystère, en effet, que cette 614<sup>e</sup> *mitzva*<sup>11</sup> qui ne dit pas son nom : « Tu t'interdiras et interdiras toute critique contre Israël », chez des intellectuels de renom<sup>12</sup>, réputés esprits libres (y compris non juifs – relire la fameuse confession de Jean-Paul Sartre [1958] : « Je ne peux pas soutenir la politique de l'État d'Israël, mais je ne peux pas non plus m'élever contre elle, car alors je me retrouverais dans le camp détestable des antisémites. »). Ainsi, Elie Wiesel (1984) : « Je suis contre la guerre et pour l'humanisme, mais, comme Juif, appartenant à la génération traumatisée qui est la nôtre, je suis totalement solidaire de

ce qui se passe en Israël. Je suis avec Israël, et ce qu'Israël fait, Israël le fait en mon nom aussi » ; ou encore : « Je ne critique jamais Israël hors d'Israël. C'est le prix que j'accepte de payer pour ne pas y vivre. ». Ainsi, Emmanuel Levinas : « Je m'interdis de parler d'Israël, ne courant pas cette noble aventure et ce risque quotidien<sup>13</sup>. » Noble, pour Israël, assurément. Mais le même Levinas (1976 : 34) : « *Justice* est le terme que le judaïsme préfère à des termes évocateurs de sentiment. Car l'amour lui-même demande la justice et ma relation avec le prochain ne saurait rester extérieure aux rapports que ce prochain entretient avec des tiers. Le tiers est aussi mon prochain. »

Il est vrai que certains nationaux israéliens, eux, n'ayant pas de culpabilité à gérer (le choix diasporique), se sont affranchis depuis longtemps de l'obligation de réserve dictée par cette édifiante sentence talmudique en matière religieuse, détournée politiquement, et selon laquelle « Israël, même s'il a péché, reste Israël » !

En 1975, la diaspora juive de France avait peut-être raté l'occasion d'en finir avec son sentiment de culpabilité : cette année-là, Menahem Begin avait proposé l'idée singulière d'une Knesset composée d'une moitié d'Israéliens et d'une moitié de Juifs de la Diaspora ! Ce à quoi Nahum Goldmann, président du Congrès mondial juif, opposa l'idée d'une Assemblée analogue, mais à caractère consultatif. Conclusion d'Alfred Fabre-Luce (1979 : 132) : « Le premier projet tendait à établir une domination d'Israël sur la Diaspora, le second un contrôle de la Diaspora sur Israël ». S'agissant des diasporiques purs et durs (« l'israélisme des Juifs de France », dirait Edgar Morin), on pourra toujours leur destiner le mot attribué à Ferdinand de Bulgarie, ou celui de Georges Friedmann : « Un sioniste est un homme qui en paie un autre pour qu'il aille vivre en Palestine. » (Campbell, 1935 : 235) Alfred Fabre-Luce (1979 : 57), lui, attribue à Georges Friedmann une formule similaire : « Un sioniste est un Juif qui veut en envoyer un autre en Palestine avec l'argent d'un troisième. » Pour moi, en l'occurrence, cela donnerait ceci : un Juif diasporique est un Juif qui défend systématiquement la politique d'Israël pour se faire pardonner sa défection.

**Finkielkraut : « Israël joue sur les deux tableaux »**

Le déclic décisif, qui m'aura jeté dans ce travail, est venu finalement d'une lecture, de la lecture d'une simple phrase. D'une phrase d'Elie Wiesel, dont les déclarations et les prises de position, au regard de son itinéraire, m'ont souvent déconcerté par leur partialité flagrante. La phrase, aussi énigmatique qu'engageante : « Si le monde écoutait l'expérience juive, si le monde écoutait l'histoire juive, je pense qu'il se porterait mieux. » (Wiesel, 1988 : 196)

Or, dans mon petit monde à moi, je voulais « me porter mieux ». Il me fallait donc, autant que possible, me pénétrer de « l'expérience juive ». Aussi, un beau jour, me suis-je résolu à « écouter Israël ». Quatre années<sup>14</sup> durant, je me suis mis à lire tout ce que je pouvais trouver sur l'histoire du peuple juif, sur ses livres sacrés, sur les thèses et antithèses de ses apologistes et de ses détracteurs. Très vite, j'ai pris conscience de la complexité du sujet, des subtilités déroutantes de la pensée juive, sur lesquelles tant de maîtres, théoriciens et commentateurs se sont penchés et se penchent depuis des siècles sans pouvoir en cerner dans toute sa plénitude le mystère. Devant l'ampleur de la tâche, je réalisai qu'il ne suffirait pas de toute une vie pour se familiariser avec la dialectique du Talmud, et s'imprégner des *heurts* et malheurs de ce peuple inventeur du dieu unique. Pourtant, je ne renonçai pas. À tenter de comprendre. Comprendre comment, pourquoi et en quoi cette « antique croyance s'est approprié la naissance du monde » (Sachs, 1942 : 151).

Je n'aurai donc pas, ici, la prétention d'affirmer que j'ai fini par trouver la réponse à mon questionnement. Mais, au moins, pourrai-je me sentir plus proche du Juif, bien plus proche que je ne l'aurai été dans mon enfance, et, plus proche de lui, me sentir plus proche de moi-même, puisque, selon l'équation d'Elie Wiesel (1990), « l'homme est d'autant plus homme qu'il est juif ».

C'est ainsi que, de l'amour du prochain, mon exploration biblique allait me jeter bientôt dans l'amour christique de l'ennemi. Plus « grave » encore : au fil de mes lectures de profane,

peu à peu, une émotion étrange me gagna, sous la prégnance de cet « amour d'Israël », de cet *Ahavaat Israël* qui unit, théoriquement, les Juifs à travers le monde. Sentiment, ô combien déroutant, qui me force aujourd'hui à faire cet aveu, inconcevable voilà seulement quelques années : si j'avais été juif, du temps de Theodor Herzl<sup>15</sup> ou de la Shoah, je serais devenu sioniste, farouchement sioniste<sup>16</sup>.

Pas du temps de Ben Gourion et de Deir Yassin, ni du temps de Sharon, d'Olmert<sup>17</sup> à Cana et à Gaza, encore moins du temps de Benyamin Netanyahou à Gaza et encore à Gaza... Parce que, entre la légitimité d'un « foyer national juif » et la légitimation d'un Eretz Israël, trop d'injustices et de forfaits ont jalonné les routes de cette terre « promise », promise aux uns et, pour une bonne part, prise aux autres :

Vous ne suivrez pas les lois des Nations que je chasse devant vous [...] car je les ai prises en dégoût. Vous prendrez possession de leur sol, je vous en donnerai moi-même la possession, une terre qui ruisselle de lait et de miel. C'est moi YHWH, votre Dieu qui vous ai mis à part de ces peuples.  
(Lv 20, 23-24)

En même temps que je m'accoutumais à la rhétorique vétéro-testamentaire, je tremblais pour Jacob dans sa lutte avec l'Ange, faisais connaissance avec le prophète universaliste Isaïe et l'ombrageux Ézéchiël, avec l'irascible Amalek, l'intemporel ennemi d'Israël, avec le roi de Moab, Balak, et son malheureux prophète, Biléam, qui désespérait à mort de voir ses malédictions contre Israël se transformer dans sa propre bouche en bénédictions ; en même temps, et tout en vrac, que je me pénétrais des arcanes du *pilpùl*<sup>18</sup>, apprenais « par inadvertance » l'existence des *say'anim*<sup>19</sup>, prenais conscience du « malheur d'être juif » (Albert Memmi), je tremblais de nouveau, non plus pour Jacob en lutte avec l'ange, mais pour ces réservistes du mouvement Le Courage de refuser, qui, le 25 janvier 2002, osèrent ce manifeste :

Nous qui comprenons maintenant que le prix de l'occupation est la perte du caractère humain de l'armée de défense d'Israël et la corruption de la société israélienne tout entière [...], nous ne continuerons pas à nous battre au-delà des frontières de 1967 pour dominer, expulser, affamer et humilier un peuple entier. (Warschawski & Sibony, 2003 : 280)

Ces derniers points, je les évoquai un jour, le 10 juin 2003, lors d'un meeting à la salle parisienne du Bataclan<sup>20</sup>, autour de la *Feuille de route*. Dans les coulisses, alors qu'Élie Barnavi prenait à son tour le micro, un homme se pencha vers moi et me glissa à l'oreille : « Pourquoi ressasser le passé, alors que la page est sur le point d'être tournée ? »

La page, cette fameuse *feuille de route* ? Une feuille qui, par définition, supposait une autorité et des exécutants... Arafat, lui, n'avait sans doute pas le profil d'un exécutant. Arafat, la bête noire de Sharon ; Arafat, le bouc émissaire du bouc émissaire... L'homme, c'est entendu, était loin d'être le démocrate rêvé. Que Sharon et Arafat se détestassent, cela crevait les écrans du monde. Les deux hommes partageaient trop de défauts pour s'entendre, disait-on. Mais est-ce vraiment pour son déficit démocratique, et rien que pour cela, qu'Arafat fut écarté ? À cette question, Alain Finkelkraut avait (mais combien connaissent ces propos ?) répondu avant l'heure, en 1991, dans la très sérieuse *Revue d'études palestiniennes* (1991 : 20-21) :

Israël a tendance à jouer sur les deux tableaux et se vit à la fois comme un État dans le monde et comme une communauté hors du monde, en butte à l'immémoriale hostilité d'un seul et même ennemi. Dans ce cadre, Arafat, c'est Hitler, Arafat, c'est Amalek. Qu'Arafat fasse un geste, qu'il change de politique, et on vous dit que ce n'est qu'hypocrisie ; qu'il reconnaisse Israël et l'on vous dit, après avoir fait de cette reconnaissance une condition *sine qua non* de toute négociation, qu'il ne s'est rien passé<sup>21</sup>.

## Mon prochain, à un jet de pierre ?

Au mois d'août 2006, lorsque la guerre éclata entre Israël et le Hezbollah, grande fut ma désespérance face à ces images de destruction massive et sans « retenue ». Je ne pus réprimer une première réflexion, qui s'imposa à mon esprit et que je traduisis aussitôt, en ces termes :

Tout, dans le comportement d'Israël dit que l'État hébreu ne veut décidément pas de la paix. Particularisme tout israélien : on peut vouloir obstinément la paix, la vouloir même à mort, et au moment où elle *menace* de se réaliser, tout faire pour la saboter ; quitte à reprendre aussitôt son rituel de négociations et de faux compromis, en attendant la prochaine « provocation », que l'on suscitera si nécessaire, et ainsi de suite. Pendant ce temps-là, le citoyen israélien et son prochain palestinien trinquent...

Loin d'être schizophrène, cette conduite procède d'une logique martiale, fondatrice, prescrite par YHWH, le « dieu des armées » (*Adonai tsévaot*).

Objet de tout un commandement (la 558<sup>e</sup> *mitzva*), elle répond en fait à un besoin paradoxal : *le besoin d'Amalek*. L'indice pathologique, il faut le chercher ailleurs, dans cet autre paradoxe biblique qui fait passer le « peuple élu » de l'humilité la plus grande, prônée par les Sages, à l'orgueil le plus impérieux, qui agace autant YHWH : « Je briserai votre orgueilleuse puissance ! » (Lv 26, 18), que ses prophètes : « J'abhorre l'orgueil de Jacob ! » (Amos 6, 8)

On ne peut pas dire que ce soit l'humilité qui guide ces « féroces soldats » dans leurs pilonnages d'objectifs civils et les démolitions méthodiques des maisons ; on ne peut pas dire non plus que ce soit de l'orgueil mal placé. Le côté démentiel des repréailles trahit plutôt une peur panique et une faiblesse. Seulement, a-t-on jamais vu une faiblesse se faire aussi meurtrière ? Et avec quelle impunité, effarante !... Où est ton frère Abel ? Sous les décombres<sup>22</sup> !...

Faux compromis et réelle faiblesse : deux formules qui semblent caractériser les rapports de force dans ce conflit. Du compromis, Amos Oz a eu l'intelligence de nous donner une définition édifiante :

Pour moi [écrit-il], « compromis » est synonyme de « vie ». Là où il y a de la vie, il y a des compromis. Le contraire de compromis n'est pas l'intégrité, l'idéalisme ou la détermination. Le contraire de compromis est le fanatisme et la mort [...]. Dans ma bouche, ce mot ne signifie pas capituler, tendre l'autre joue [...], mais essayer de parcourir la moitié du chemin. Or, il n'existe pas de compromis heureux : un compromis heureux, c'est un oxymore, une contradiction dans les termes. (Oz, 2006 : 24)

À Gaza, cet été-là, ce n'est pas le compromis qui présida aux rapports de force, mais le « fanatisme et la mort ».

Quant à la faiblesse, c'est un écrivain palestinien qui, un jour, ajusta le mot à la réalité. Au cours d'un débat réunissant Jean-Luc Godard et Elias Sanbar autour du film *Notre musique* (2003), celui-ci raconta qu'un jour, il avait essayé d'expliquer à un ami israélien que le rapport des forces entre Israël et les Palestiniens n'était peut-être pas celui qu'il imaginait, qu'un phénomène échappait totalement aux Israéliens :

Je lui disais : « Quand vous dormez, c'est nous qui occupons vos crânes. Vous occupez nos territoires le jour. Nous occupons vos têtes la nuit. » Ce n'était pas une boutade. C'est, je crois, l'essence de la peur panique des Israéliens. Plus ils ont d'arsenal atomique, de divisions blindées et d'avions, plus ils sont en état de faiblesse. (Kantcheff, 2005)

Mais que valent les bons sentiments et les illuminations de tels écrivains, aussi lucides soient-ils, dans une situation de crise où une colombe peut, du jour au lendemain, se révéler faucon ?

Ce jour-là, jour de Cana, m'est remontée à la mémoire une scène d'un voyage que je fis en... Israël.

C'était le 4 novembre 1997, deux ans exactement après l'assassinat d'Ytzhak Rabin. Je m'y étais rendu pour la Conférence internationale de la paix. Nous étions à Herzlia, au nord de Tel-Aviv. Il avait été question de paix, bien sûr, et, sans que les mots fussent prononcés, d'amour du prochain. Ce que j'avais entendu alors de la bouche d'un militant pacifiste, un certain Amir Peretz, étrillant l'option militaire, me fera dire plus tard qu'il ne s'agissait évidemment pas de la même personne qui, neuf ans après, en ce mois d'août 2006, allait soutenir les bras de Tsahal qui s'échinait, comme en 2014 à Gaza, à pilonner le peuple de Cana, à l'image d'Aaron soutenant les bras de Moïse qui, lui, s'échinait à diriger du haut d'une colline l'armée de Josué dans son tout premier combat contre Amalek.

Mais c'est à Gaza que ma mémoire d'enfant de la guerre (de la guerre d'Algérie) allait être ravivée.

Ce fut encore une phrase, mais une phrase d'enfant, justement, une phrase nourrie, torrentielle, un oued charriant ses galets, c'est le cas de le dire. Le groupe des participants à cette Conférence était attendu pour une rencontre avec des responsables palestiniens. Nous venions de passer le *checkpoint* d'Erez. Un moment, je m'étais éloigné du groupe, comme pour un *a parte*, une intimité clandestine avec *le pays*. Alors que je m'apprêtais à consigner quelques impressions sur mon carnet de route, mon stylo me tomba des mains. Je me baissai pour le ramasser lorsqu'un enfant d'une douzaine d'années surgit devant moi et se mit à fouiller fébrilement le sol, à mes pieds, avant de s'écrier : « Je te conseille celle-là, tu vois comme elle est fuselée par ce bout, et plus large par l'autre bout, là, tu vois, comme elle est lisse sur les côtés, pas de lézarde, pas de faille, polie comme une toupie ! Celle-ci, tu peux être sûr que le sioniste, il ne la voit pas venir, ou alors trop tard ! Tu ne vas pas lui en offrir une comme celle-là, ce calibre n'a plus cours : regarde-là donc, toute crevassée, balourde comme un boulet, ou alors c'est qu'elle a une poigne de Marwan !... » Je n'eus pas le temps de lui demander

qui était ce Marwan (comme Barghouti ?), ni qui était cette *elle* à qui j'étais censé ramener une pierre de Gaza comme on ramène une fiole d'eau de Zemzem<sup>23</sup>, il était déjà loin, le petit lanceur de pierre, vétéran avant l'heure, parti dans un éclat de rire qui résonnera longtemps dans ma tête.

Souviens-toi de ce que t'a fait Israël, *dor vador* (« de génération en génération ») : le mystère palestinien serait-il dans cette culture de la fronde, dans ce combat inégal et sans fin, avec, pour seule cause fondatrice, la défaite ? À ceux qui ont cru lire, chez Mahmoud Darwich, une apologie de la défaite, Elias Sanbar répond par une « apologie de la perte » :

Ce n'est pas du tout la même chose. Darwich a développé l'idée que, finalement, dans la guerre de Troie, les plus intéressants ne sont ni Achille, ni Hector, ni Ulysse, ce sont les Troyens. D'une certaine façon, nous sommes, parmi les Arabes, les Troyens. Ce n'est pas du tout pour valoriser la défaite, mais pour dire que dans la perte, il y a infiniment plus d'humanité que dans l'accumulation des victoires. (Kantcheff, 2005)

Entre la vision du petit « Troyen » de Gaza, expert en projectiles de l'âge de pierre, et celle d'un ministre des Armées, naguère *colombe* (et redevenu colombe, les années passant), je me dis que la première vision a plus de chance de sauver son monde que la seconde. De cette vision, Abraham Burg nous a dit où elle risquait de mener Israël, alors que la première fit prendre conscience à Yeshayahou Leibowitz de l'urgence de « libérer Israël des Territoires occupés<sup>24</sup> ». *Pour que notre prochain ne soit plus à un jet de pierre, mais à portée de cœur. Le cœur, pour les anciens Sémites, bédouins hébreux comme arabes, était censé être le siège de la raison.*

**« Après la Justice pour les Juifs, les Juifs pour la Justice »**

Depuis les années 1990, il y a pourtant du nouveau du côté des Juifs, d'Israël et même de la diaspora. Inimaginables jusqu'alors, les réflexions d'Alain Finkielkraut, citées plus haut,

en témoignent. Quelque chose fait son chemin, *sans feuille de route*, quelque chose qui travaille en profondeur l'être juif. D'abord, le sionisme de papa (oui, j'ose la comparaison), comme on disait l'« Algérie de papa » a vécu. Déjà, en reconnaissant l'existence du peuple palestinien et son droit à un État (pour l'heure réduit à un chapelet de « confettis », comme le déploierait feu Edward Saïd)<sup>25</sup>, Israël avait signé la fin du grand rêve sioniste.

Un sionisme nouveau est né, comme en catimini, dans une quasi-clandestinité, celui qui a fait qu'en 2003 des Juifs de France ont – « naïvement », reconnu Alain Finkielkraut (Leclère & Lévy, 2003) – osé se définir comme « sionistes et propalestiniens » ; celui qui a fait dire au professeur Leibowitz qu'il ne s'agit plus de libérer les Territoires occupés, mais de « libérer Israël des Territoires occupés » ; celui qui amènera un ancien président de la Knesset, Abraham Burg, à traiter ses pairs de « clique sans morale de hors-la-loi corrompus, sourds à la fois à leurs concitoyens et à leurs ennemis », et de se faire carrément prophète de malheur : « Le compte à rebours de la société israélienne a commencé<sup>26</sup>. »

Un sionisme non plus « névrotique », mais qui serait le corollaire d'un nouveau messianisme, de ce « messianisme laïcisé » annoncé jadis par Pierre Gastineaud :

On trouve dans la littérature juive un nombre considérable de témoignages qui affirment que le Messie ne sera point un homme de chair et de sang, un envoyé de YHWH, mais un concept moral et social, expression du triomphe de la justice, un concept au service duquel le peuple d'Israël se place. (Claudiel *et al.*, 1937 : 101)

Si ce messianisme nouveau est l'expression d'un « triomphe de la justice », alors bienvenue à une « Palestine palestinienne », comme on disait « Algérie algérienne » ! Et que ce messianisme, devenu concept universaliste, vienne faire écho au vœu formulé par le philologue James Darmesteter : « Après la Justice pour les

Juifs, les Juifs pour la Justice ! », afin que, d'écho en écho, s'impose irrévérablement au monde cet ultime vœu : après la justice pour les Palestiniens, les Palestiniens pour la justice !

« Respecter autrui, c'est avant tout se référer à ses opinions », nous dit Emmanuel Levinas. Mais quelles sont-elles donc, ces opinions ? Et, d'abord, qu'est-ce qu'être juif ? Et, question subséquente, qu'est-ce qu'être non juif, selon les textes sacrés du judaïsme, mais aussi d'autres textes d'intellectuels juifs, anciens et contemporains ? Et que faut-il comprendre dans ce passage du *Livre des Questions* d'Edmond Jabès (1990 : 68) : « S'adressant à moi, le plus pondéré des frères de ma race m'a dit : "Ne faire aucune différence entre un Juif et celui qui ne l'est pas, n'est-ce pas déjà ne plus être Juif ?" »

En somme, que savons-nous du Juif et de son rapport à l'autre, son prochain, qu'il soit parent, compatriote, voisin, allié, étranger ou ennemi ?

Les réflexions, commentaires et autres gloses qui composent cet essai ne sont ni le produit d'une thèse universitaire ni l'œuvre d'un exégète. Ils ne sont qu'une tentative de réponse, de la part d'un laïc impénitent et indépendant de toute chapelle, aux questionnements de Youssef Seddik et de Victor Malka, et ils ne sont pas moins que l'expression d'un besoin impérieux de comprendre cette « antique croyance qui s'est appropriée la naissance du monde » (Sachs, 1942 : 151).

